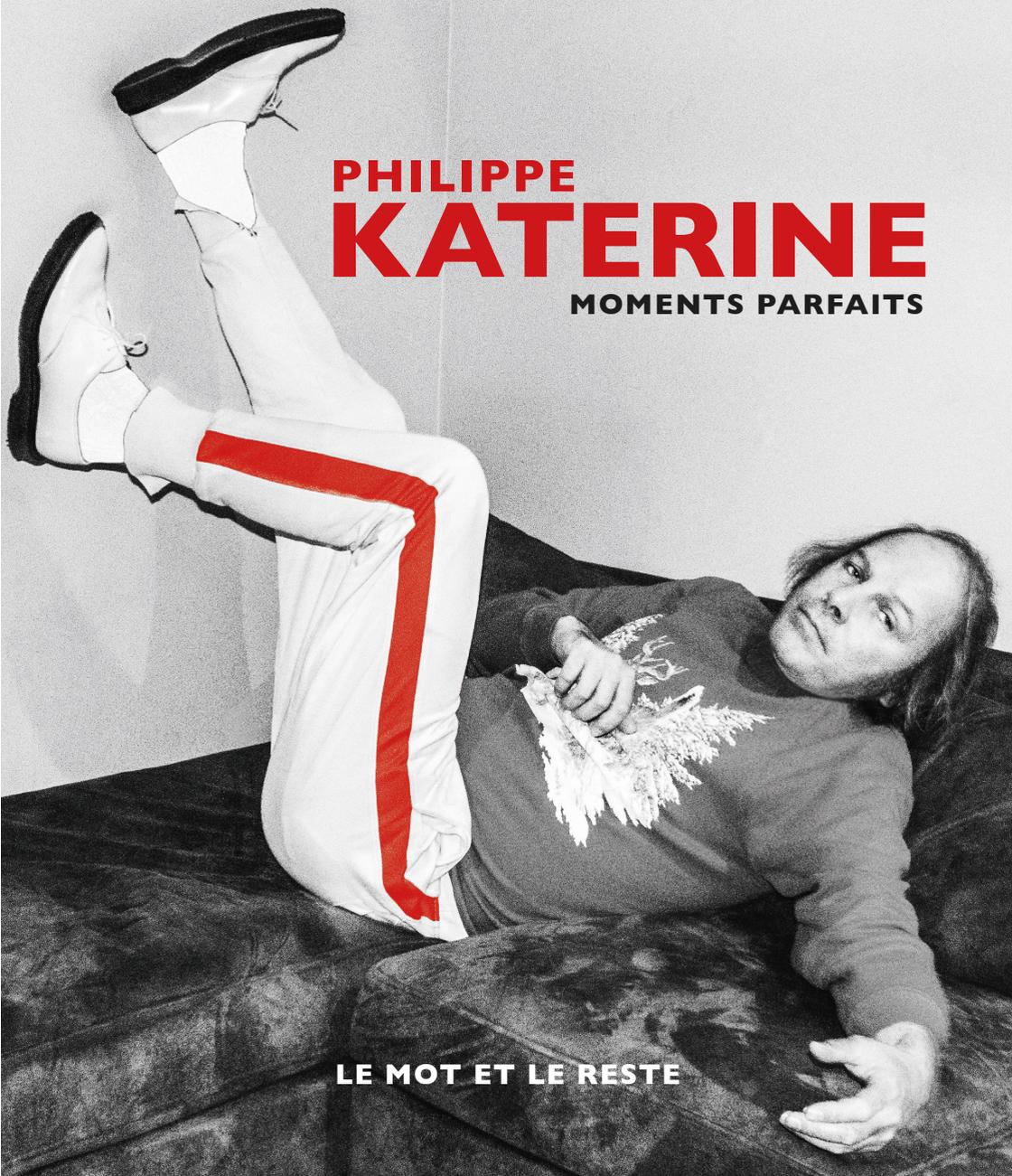


**THIERRY JOURDAIN**

**PHILIPPE  
KATERINE**

**MOMENTS PARFAITS**

**LE MOT ET LE RESTE**





THIERRY JOURDAIN

PHILIPPE KATERINE

MOMENTS PARFAITS

LE MOT ET LE RESTE

2020



*« Tes parents disent que tu mens tout le temps.  
– Ben, je mens... je mens de temps en temps, quoi.  
Des fois je leur dirais des choses qui seraient la vérité  
ils ne me croiraient pas, alors je préfère dire des  
mensonges. »*

*Les Quatre Cents Coups, François Truffaut, 1959*

*À Elliott,*

*Avec qui chaque moment est un moment parfait*

Toutes les citations de Philippe Katerine sont issues d'entretiens entre 2017 et 2019 avec l'auteur, sauf mention contraire.

Il en est de même pour les paroles de Dominique A (avril 2017, janvier 2020), Julien Baer (septembre 2019), Anne Blanchard (janvier 2020), Edie Blanchard (janvier 2020), François Breut (décembre 2019), Gaëtan Chataigner (janvier 2020), Dana Ciocarlie (septembre 2019), Philippe Eveno (octobre 2019), Benoît Forgeard (janvier 2020), Alan Gac (avril 2017), Gabriel Gosse (janvier 2020), Thierry Jousse (décembre 2019), Anthony Karoui (janvier 2020), Stéphane Louvain (janvier 2020), Victor le Masne (janvier 2020), Simon Mary (novembre 2019), Mathilde Monnier (novembre 2019), Nicolas Moreau (avril 2017, décembre 2019), Sébastien Moreau (février 2020), Christophe Minck (janvier 2020), Helena Noguerra (mai 2020), François Ripoché (septembre 2019), Marine Philomen Roux (décembre 2019), Adrien Soleiman (janvier 2020).

# AVANT-PROPOS



« Je ne pourrais jamais rentrer dans une certaine routine. Le même studio, la même équipe... On se lève déjà tous les matins dans le même lit, enfin souvent. Il faut trouver chaque jour de l'intérêt au fait d'habiter au même endroit. Si en musique, tu te retrouves encore au même endroit, tu te flingues. Je préfère l'aventure. Mais dans la vie, pas du tout. En ce moment je préfère être en sécurité, ne pas trop bouger. Mais la schizophrénie permet cela aussi. Philippe Katerine est un personnage très aventureux. »

Philippe Katerine, janvier 2017

Voilà près de trente ans que Philippe Katerine évolue comme un extraterrestre dans le paysage musical (et cinématographique) français. Rien ne le prédestinait pourtant à devenir le dandy iconoclaste d'une nouvelle scène française dans les années quatre-vingt-dix ni l'artiste protéiforme et insaisissable des années deux mille.

L'œuvre polymorphe de l'artiste – chanteur, compositeur, acteur, réalisateur, s'illustrant également dans le roman graphique et la danse contemporaine – incarne idéalement le concept d'hétérogénéité postmoderne, jouant avec les formes et les modèles du passé dans une distanciation critique et à l'aide d'un franc second degré, desquels se

dégage une certaine autoréflexivité. La mise en scène de soi, en tant que construction subjective du réel, intervient chez l'artiste comme un moyen de tempérer l'absence de sens et l'incohérence fragmentaire de la réalité.

Quel est le déclic pour que Philippe Blanchard, jeune Vendéen à la timidité malade, qui dessine des Jésus en érection pendant les cours et se fait appeler "Poubelle" tant par ses camarades de classe que par ses professeurs, se mette à composer ses premières chansons et en fasse un disque sous le pseudonyme de Katerine ?

Si son premier opus, *Les Mariages chinois*, à l'instar de celui de son camarade Dominique A, *La Fossette*, sort en 1992, il doit attendre encore pour être pris en considération par milieu médiatique (même si *Les Inrockuptibles* font acte de ses débuts, suivis ensuite par quelques autres titres spécialisés, comme *Magic*) et que l'on ne s'intéresse réellement à lui. Après un succès d'estime autour de son troisième album, *Mes mauvaises fréquentations*, sorti en 1996, un premier engouement de la part du public jaillit avec l'irrévérencieux single « Je vous emmerde », que les radios passent en boucle, en 1999.

*Sentimentalement démissionnaire*  
*Professionnellement suicidaire*  
*Tu vois, moi je suis dans la merde*  
*Et je vous emmerde*

Il y chante la tentative à la fois humoristique et pathétique d'un personnage désabusé et un tantinet éméché tentant d'inviter à danser une femme qui ne se laisse pas faire. Un clip illustrant l'histoire passe alors à la télévision et participe à le faire connaître un peu partout dans l'Hexagone. Comme

il ne fait jamais rien à moitié, et surtout comme personne, il publie un double album en 1999. *L'Homme à trois mains* et *Les Créatures*, deux disques aussi différents que complémentaires, l'un composé dans la solitude extrême, l'autre en groupe avec multiples arrangements. Si c'est toujours un auditoire dit plutôt lettré qui vient à ses concerts et qui achète ses disques, on ne peut plus dire que l'on ne connaît pas "Katerine".

Alors que les tournées, les collaborations et les disques s'enchaînent, en 2005, tout change avec le tube « Louxor j'adore », clin d'œil à une boîte de nuit basée à Clisson. Le neuvième album *Robots après tout* reste quatre-vingt-dix-sept semaines dans le top des ventes d'albums et lors de sa nomination dans la catégorie révélation de l'année aux Victoires de la musique 2006, qu'on l'aime ou le déteste, plus personne n'ignore Philippe Katerine.

*Les institutrices, puéricultrices, administratrices, dessinatrices,  
les boulangers, les camionneurs, les policiers, les agriculteurs,  
les ménagères, les infirmières, les conseillères d'orientation, les  
chirurgiens, les mécaniciens, les chômeurs*

*J'adore*

*Regarder danser les gens*

Si aujourd'hui il reçoit les louanges des critiques musicales et cinéma, ses concerts sont complets et les films dans lesquels il joue sont des succès populaires, pendant très longtemps Philippe Katerine n'a pas fait l'unanimité. Pour la sortie de l'album *Philippe Katerine*, en septembre 2010, Éric Nahon titre dans *Le Figaro* « Philippe Katerine: Génie ou escroc » et conclue son article par « *Philippe Katerine* est soit un grand disque punk soit une belle merde. En tout cas, il ne laissera personne indifférent ». Ce à quoi Hugo Cassavetti

répond, à quelques semaines d'intervalle, dans *Télérama* : « Mais Philippe Katerine est-il un escroc ? Non, sans hésitation. Ce qu'il vend est tout sauf du vent. Ce n'est que lui et sa salutaire liberté. Et il faudrait le blâmer ? »

« C'est amusant qu'aujourd'hui, tout le monde – tout le monde, j'exagère – presque tout le monde, l'aime » confie le guitariste Philippe Eveno. Les deux hommes se connaissent depuis le début des années quatre-vingt-dix. « À une époque, il y avait littéralement les pour et les contre Katerine, alors qu'aujourd'hui, il y a quand même globalement un consensus autour de ce qu'il fait ». Pourtant « Il n'a pas changé » ajoute Simon Mary, un autre de ses complices qui le connaît depuis la même époque, à Nantes. « Il a gardé le même regard qu'il avait à ses débuts sur les choses, empreint de poésie et d'enfance. Il a toujours aussi ce côté décalé qui arrive à faire marrer les gens sur des choses sérieuses ». Simon Mary pointe là l'une des grandes forces de l'écriture de Philippe Katerine. Pas besoin de mettre du noir sur du noir pour parler de choses graves ou désagréables. « C'est comme prononcer le "s" à la fin de mots singuliers... comme anus ou prépuce, c'est vulgaire et inutile » s'amuse le principal concerné.

Individu physiquement et vocalement hors norme, hybride, à la croisée des genres et des sexes, entre nonchalance urbaine et ruralité ancestrale, quelles sont les origines de la fantaisie Philippe Katerine, de son processus créatif, de son désir de transgression ? Il n'a cessé depuis son premier album d'offrir son regard sensible et touchant sur le monde dans lequel il a évolué et s'est construit.

S'il est aujourd'hui un personnage entier, à part dans le paysage artistique français, Philippe Katerine est resté sensible, sincère, profond et indubitablement surréaliste. Au travers des entretiens, il revient sur ses chansons, ses obsessions, ses films mais aussi son parcours de vie ponctué de moments parfaits, quelque part entre la réalité qu'il s'est inventée et les fictions qu'il a fait devenir vérité.



# AVANT KATERINE

1968-1991



Philippe Blanchard naît à Thouars dans les Deux-Sèvres, le 8 décembre 1968, et grandit à Chantonnay, en Vendée, une petite ville près de Nantes, dans une famille catholique et traditionnelle.

Ma mère, institutrice, avait suivi mon père, représentant de commerce en produits agricoles, dans les Deux-Sèvres où il avait été muté. Ils ont loué une maison à Saint-Varent, 2500 habitants. J'avais tout juste fait mes premiers pas quand on a déménagé à Chantonnay. Mon père s'est alors mis à son compte.

Enfant, il découvre le chant par le biais de l'institution religieuse au sein d'une chorale. Il se familiarise ainsi avec sa voix et la pratique musicale dans le cadre de l'école catholique. La musique n'est pas une pratique présente au sein de sa famille.

Chez moi, il n'y avait que peu d'importance pour les domaines artistiques. Sur les murs, il y avait plutôt des photos de chevaux et de chats. Pas de peintures ou de choses comme cela. Je ne savais donc pas ce que c'était, je savais juste que ça me procurait des frissons et des petites vagues dans le cerveau. Ça me faisait du bien à la fois, aux parties génitales, qui étaient un peu titillées, et aussi au niveau intestinal.

Monsieur et Madame Blanchard n'ont pas dans leurs préoccupations principales de faire des découvertes musicales ou de transmettre une certaine culture musicale à leurs trois enfants. Ils ont cependant quelques albums d'artistes francophones de leur génération qu'ils écoutent à la maison et que Philippe entend au loin.

Mes parents avaient des cassettes. Sardou, la Compagnie Créole, Verchuren... L'accordéon me plaisait un petit peu, mais pas plus que ça, même si j'adorais le morceau « La Paloma ». Sardou ne me plaisait pas du tout par contre. Brel, Brassens, je n'en parle même pas. Ma mère adorait, mais pas moi. Yves Duteil ne me parlait pas du tout. Et une cassette est arrivée, je devais avoir neuf ans, d'une chanteuse appelée Jeanette. Mon père l'avait achetée parce que ma mère s'appelle Jeanette. Elle chantait « Porque te vas ». C'était une jeune fille très mignonne, un peu enfant quelque part. Ça me plaisait beaucoup. Elle avait aussi une voix d'enfant, un peu. J'avais été très ému par cette cassette. Il y avait aussi dans cet album une chanson qui s'appelait « Il me plaît bien ton frère ». C'était un peu post-yéyé, vu avec du recul, avec ce côté France Gall de femme enfant qui chantait directement à mon cœur. J'écoutais ça à longueur de journée. J'étais amoureux d'elle. Elle ressemble à Chantal Goya sur la pochette.

Philippe Katerine fait son éducation avec la télévision grâce aux émissions de variétés de l'époque.

On n'avait pas le droit de regarder la télé le soir, sauf le samedi, où il y avait les variétés. Hallyday, je n'aimais pas du tout. Françoise Hardy, j'aimais. J'adorais Claude François.

J'aime toujours d'ailleurs. En fait, je n'ai pas changé de goûts, c'est affreux!

La découverte du chant et de sa voix arrive, pour lui, de manière quelque peu détournée.

En CEI, on faisait un spectacle sur patins à roulettes et en même temps on devait chanter des chants religieux. J'avais déjà joué le *Chat botté* au théâtre en CP. C'était donc mon deuxième spectacle, et j'ai ressenti une impression nouvelle, quelque chose que je ne connaissais pas. À un moment donné, l'institutrice a dit « Philippe, tu as une belle voix d'ange, tu vas chanter le couplet *a cappella*. » J'ai ressenti des vibrations nouvelles qui sont rapidement devenues une drogue. Ce qui a évidemment flatté mon ego, c'était le fait de participer à un mouvement collectif tout en étant mis en avant individuellement. Et puis j'ai vu aussi les femmes, qui ouvraient plus les yeux à ce moment-là. J'étais bien sûr trop jeune pour que cela soit un jeu conscient, mais je ressentais quand même que cela faisait son effet. Ça faisait des vibrations nouvelles, plutôt dans les parties génitales. C'était tellement intense que j'ai voulu le renouveler.

\*

Davantage que la musique, le sport occupe le quotidien du petit Philippe Blanchard. Il fait partie de l'équipe de basket de l'Épine, celle de Chantonay, pendant de nombreuses années. « À huit ans, Philippe admirait un basketteur de son club, qui était plus âgé que lui. Ce basketteur, qui se prénom-mait Daniel, avait les cheveux noirs. Comme Philippe était

blond, il se mouillait les cheveux quatre fois par jour, pour qu'ils paraissent plus sombres. Il fallait l'appeler Daniel. Mon mari et moi, nous l'avons donc appelé Daniel pendant un mois, jusqu'à ce que cela lui passe » se souvient sa mère<sup>1</sup>. Sélectionné dans l'équipe départementale de Vendée à l'adolescence, le basket reste, pour le chanteur, longtemps une passion. « Cette balle orange qui circule entre les hommes, c'est superbe. L'idée de la circulation est le soleil de ma vie » confie-t-il dans un sourire au *Journal du dimanche* du 20 septembre 2010.

C'est par le basket, par ailleurs, et non pas par la musique, que Philippe Katerine rencontre François Ripoche, avec qui il collabore à de nombreuses reprises par la suite sur disque et en concert.

François Ripoche: Philippe était sélectionné dans l'équipe de son département en Vendée et moi dans celle du mien en Maine-et-Loire. Nous avons quinze ou seize ans. On s'est rencontrés lors d'un match commun. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard, dans un bar à Nantes que l'on s'est retrouvés et véritablement découverts. Il est rentré dans le bar et m'a tout de suite reconnu. Moi pas du tout! « Mais tu joues au basket, je me souviens de toi » m'avait-il sorti de sa voix unique et c'est parti comme ça! [Rires.]

Anthony Ka: Le basket, ça a vraiment été la passion première de Philippe. Dans son équipe, ils l'appelaient tous "Black", pour diverses raisons sans doute, à commencer par son nom « Blanchard ». D'ailleurs, sous ce surnom de

---

1. *Le Nouvel Obs* du 10 avril 2016.

“Black” que je l’ai rencontré, je l’ai d’abord appelé comme ça aussi du coup !

Philippe Katerine: Blanchard, blanquette de veau, blanquette, “Black” ou la fascinante histoire des dérivés linguistiques. À Chantonay, certaines personnes m’appellent encore “Black”.

\*

À cet âge, il dessine également déjà beaucoup. « Un dessin, on peut en faire le tour en cinq secondes ou cinq heures... Alors que la chanson, en trois minutes, on a fait le voyage<sup>1</sup>. »

Petit, j’adorais dessiner Jésus. Un peu plus grand, je le dessinais également avec des érections. J’aimais beaucoup le fait qu’il soit sur la croix, avec sa mère à genoux en dessous, et Marie-Madeleine.

Malgré les apparences, Philippe Katerine prend très au sérieux la religion. Ce n’est pas du tout une volonté de sa part d’amener du décalage ou de la moquerie dans l’imagerie finalement assez stricte qui caractérise la pratique religieuse.

Ce n’était pas du tout de la « déconne ». C’était un geste qui me semblait important pour moi. Ce n’était pas non plus de la provocation, car je ne montrais pas ces dessins. Et puis je ne trouvais pas toute cette iconographie de l’église morbide, mais très sexuelle. Le chemin de croix par exemple, les épines... Ça me rend fou, toujours actuellement. Je vais à l’Église rien que pour regarder les peintures.

---

1. *Ouest-France* du 14 octobre 2018.

Je suis retourné dans l'église de Chantonay en Vendée, là d'où je viens. Effectivement les peintures accrochées sont quand même extrêmement sensuelles. Un peu plus que dans la plupart des autres églises. Je ne sais pas qui les a choisies. J'aimais justement le contraste entre ce côté lugubre et froid et ces images rouge vif des tissus et étoffes, de ces femmes en larmes pour cet homme à moitié nu.

Quelle que soit la forme, sport, chant ou dessin, il ressent le besoin vital de s'exprimer.

Sport ou musique, je ne faisais aucune différence. Je ne savais pas ce qu'était la peinture ou des choses comme ça. Je ne savais même pas ce qu'étaient des chansons. On était vraiment dans le religieux à la maison. Aussi loin que je me souviens, quand je tenais un crayon ou que je dessinais, je racontais des histoires. Quand j'ai su écrire, rapidement je faisais des petites poésies. Mais j'adorais aussi faire du sport. Je m'aperçois aussi que la victoire en collectif est quelque chose qui me rend fou.

De l'enfance, il reste à Philippe Katerine quelque chose qu'il qualifie lui-même de l'ordre de « l'impudeur » même s'il n'aime pas pour autant lorsque quelque chose est livré de manière impudique.

Paradoxalement, je me suis souvent surpris à penser en studio qu'en fait ce que je dis ou ce que je donne à écouter est vraiment impudique. Mais je m'en fous. Ce n'est pas moi qui écoute. Je ne regrette rien, je passe mon chemin. Je préfère ne pas me retourner, sinon je n'aurais que des regrets. Je me prendrais la tête dans les mains et n'avan-

cerai plus. Ça serait dommage que ce que je dis soit une prison d'où je ne puisse pas sortir. Je suis content aussi quand je fais le contraire de ce que je pense. C'est bien de se surprendre tout seul. En fait, l'impudeur, ça serait plutôt la prise d'otages par le sentiment de l'auditeur. C'est un truc terrible, quand on prend en otage par le cœur, et c'est de plus en plus fréquent. Ça, je ne supporte pas.

Ainsi, Philippe Blanchard grandit dans cette petite commune industrielle située au sud du bocage vendéen et à la population relativement vieillissante. On ne peut jamais complètement échapper à l'influence de l'endroit où l'on s'est construit.

J'étais en milieu rural dans une ville de 7 000 habitants. C'était le bocage, des petites collines, où l'on se sent bien, très en sécurité, caché tout le temps. J'ai gardé cela, j'aime voir sans être vu.

S'il peut être exubérant en concert, il en est tout autre dans la vie privée.

Sur scène j'ai pris un autre pli, qui me va très bien d'ailleurs car cela me permet ensuite de retourner dans ma cachette. La Vendée est un paysage sympathique, dans lequel on peut se cacher, et qui est assez maternel. Sur les premières chansons que j'ai faites tout seul, il y avait cet esprit d'enfant caché dans un giron qui l'arrange bien, quelque part.

À ses dires, Philippe Katerine est un enfant aimé, peut-être même trop. Il passe ainsi une enfance heureuse et insouciante,

à rêvasser dans un environnement peut-être d'un autre temps. Les choses se compliquent à l'adolescence, où il découvre la cruauté et le rejet des autres. Après le collège, de même que son frère Patrick, il va en pension, toujours dans le privé, et devient le souffre-douleur de tout l'internat. Tout le monde l'appelle "Poubelle", les élèves mais également certains de ses professeurs. Des ordures sont déversées dans son casier et il subit l'acharnement d'insultes et de sobriquets. Il garde pourtant tout ça pour lui.

Quitte à me faire appeler "Poubelle", je me suis mis à ne plus me laver pour avoir une véritable odeur de poubelle et espérer ainsi me faire exclure.

Ses parents finissant par le changer d'établissement, il rejoint un lycée public, celui de Chantonay. Il y fait de bien meilleures rencontres et y découvre de vrais amis. C'est à ce moment-là qu'il a envie de nourrir ses appétences artistiques, d'abord le dessin et ensuite l'écriture et la composition de chansons.

Ses premières chansons d'enfant « qu'il cache », il les fait d'ailleurs avant tout pour lui, sans aucune intention de les partager avec le plus grand nombre, un cercle très restreint tout au plus. Dans plusieurs interviews est relaté qu'il a chanté sa première chanson, enfant, à l'arrière de la voiture familiale, à Nantes, avec pour sujet principal son père, Pierre Blanchard. À l'arrière de la voiture, les trois enfants Patrick, Philippe et Anne voulaient que leur père s'arrête « Papa, arrête-toi, on veut manger un gâteau ». Ce sur quoi le père répondit « Attendez, je ne sais même pas où m'arrêter, il y a des voitures, des taxis, des bus, partout ».

Alors le petit Philippe a commencé à chanter en boucle « Il a peur de s'arrêter devant une pâtisserie, il a peur, peur, peur ». Son frère et sa sœur ont repris alors en chœur et leur père a dû s'arrêter pour leur donner satisfaction. « J'ai compris ce jour-là le mini-pouvoir des chansons » plaisante Philippe Katerine<sup>1</sup>. Puis c'est l'achat de matériel et quelques rencontres, notamment celle avec Dominique A, qui s'avèrent décisifs.

Anne Blanchard: J'entendais souvent Philippe dans sa chambre avec Olivier, ils enregistraient toutes sortes de chansons sur des petites cassettes qu'il a dû conserver, d'ailleurs. Dès qu'ils avaient besoin d'une voix féminine ou un chœur, ils me faisaient entrer pour m'enregistrer. C'est comme ça que j'ai découvert ce qu'ils faisaient vraiment.

Il écrit et compose déjà des petites choses et avec un camarade de son équipe de basket, Olivier Belliard, il monte un premier duo musical, les Black'n'Bell's. Black venant de son surnom et Bell étant le diminutif de Belliard. Puis, c'est la rencontre avec Anthony Karoui.

Anthony Karoui: Au lycée, Philippe était en première et j'étais en seconde. Dès qu'il a su que je venais d'avoir une batterie à Noël, il m'a proposé de monter un groupe.

Anthony ne traîne pas et quelques mois plus tard, Philippe, Olivier Belliard, Nico Caro, bassiste depuis huit jours, et lui donnent leur premier concert pendant les vacances de Pâques

---

1. Le premier à évoquer cette anecdote est Philippe Katerine lui-même, de manière assez succincte dans la presse quotidienne régionale, *La Dépêche* du 3 octobre 2010. Sa mère relate également ce souvenir dans la presse nationale, *Le Nouvel Obs* du 10 avril 2016.

à Pouzauges et aussitôt après un deuxième à l'occasion de la fête de la Musique à Chantonay. Le premier morceau qui est joué par le groupe à cette occasion est une chanson traditionnelle vendéenne que le père de Philippe chante à l'époque et qui l'amuse beaucoup, *a fortiori* à l'idée de la jouer sur la place de l'Église: « Parmi tous les animaux qui pissent, il y a que le chien qui lève la cuisse ». Les noms et les styles des formations se succèdent selon les allées et venues des membres de passage. Quand Anne Blanchard, Nanou, la sœur de Philippe, les rejoint quelque temps plus tard en tant que choriste, ils s'appellent alors les Catty Smell.

Anne Blanchard: **Sur quatre, cinq ans, il y en a eu des noms de groupes, tous plus invraisemblables les uns que les autres! [Rires.]**

Anthony Karoui: **Lorraine et les hommes faciles, Flexy Sparadrap, Catty Smell, Jacob Delafon...**

Gaétan Chataigner: **J'ai connu Philippe musicien d'abord avec Catty Smell puis avec Jacob Delafon. Cette voix expérimentale qu'on lui trouve depuis *L'Homme à trois mains* et *Les Créatures*, sa présence scénique proche de la performance qu'il aurait depuis *Robots après tout*, il l'avait déjà tout ça à ses débuts, en fait. Ça avait beau être quelqu'un d'extrêmement timide, je me souviens l'avoir vu arriver sur scène, avec son groupe Jacob Delafon, sans qu'il ne sache réellement ce qu'il allait chanter et qui commence par se rouler par terre avant de crier dans le micro. Ça ne rentrait pas dans les codes romantiques anglo-saxons que l'on avait à l'époque, ça relevait déjà du happening.**

Anne Blanchard: Il pouvait manger sa chaussure sur scène si l'envie lui en prenait.

Philippe Katerine: C'est vrai, je l'ai fait, aux Herbiers, mais c'était tellement dégoûtant. Ça m'a pris comme ça.

Bien loin de ses premiers textes introspectifs en français, Philippe chante ainsi avec Catty Smell dans un anglais yaourt des mélodies anglo-saxonnes qui lui viennent des Pastels, des Smiths et va plus loin encore, au sein de Jacob Delafon, avec des sonorités et des ambiances plutôt proches de Jesus and Mary Chain. Pour l'heure, Catty Smell répète tous les week-ends dans la maison des parents d'Anthony Karoui et enregistre même trois premiers titres sur un magnétophone 8-pistes. C'est pour un tremplin auxquels ils participent, et où ils finissent troisièmes, que Philippe doit écrire ses premières paroles en français, le yaourt incompréhensible de ses premières années en groupe n'étant pas possible.

Avec la paie d'un travail à la chaîne chez Maître Coq, il achète un 4-pistes et enregistre des chansons dans sa chambre.

Philippe Katerine: Tout s'est un peu enchaîné naturellement. C'est là où Dominique A et moi, on se rejoint sur l'importance qu'a jouée pour nous un certain type de matériel à notre disposition. Ce genre de matos permettait enfin à beaucoup de gens de s'exprimer, comme aujourd'hui avec un ordinateur. Je faisais plein de chansons sur ce 4-pistes, que j'assemblais dans des cassettes que je distribuais à mes camarades. Il y avait l'envie de faire un objet, et j'avais envie de le partager avec certaines personnes, même si c'était quand même difficile pour moi. Je voulais

distribuer un objet, à une douzaine de personnes. Je faisais mes jaquettes, j'adorais ça. Toujours aujourd'hui d'ailleurs, j'adore concevoir les pochettes. Mais Dominique était plus avancé que moi car lui, il avait une adresse d'usine. Il avait quand même envoyé son *Disque sourd* quelque part. Il était plus avancé.

Il continue de rêver musique tout en suivant des études d'arts plastiques à l'université à Rennes en 1987. C'est à cette occasion qu'une forte amitié se forme avec Gaëtan Chataigner, bientôt bassiste des Little Rabbits et futur réalisateur de 80 % de ses clips. Tous deux se sont croisés à plusieurs reprises dans des bars concerts ou des boîtes de nuit où ils écoutent les groupes anglo-saxons du moment.

Gaëtan Chataigner: C'est par l'intermédiaire de Tonio [Anthony Karoui] que l'on s'est parlé la première fois, Philippe et moi, à une fête, puis on s'est recroisés sur le campus lorsque je suis rentré en première année à la fac d'arts plastiques de Rennes. On est très vite devenus amis. La relation qui nous lie aujourd'hui relève de notre parcours artistique mais surtout personnel, post-adolescent. On partageait la route pour aller et revenir chaque week-end à la fac, on avait la plupart des cours en commun, notamment celui de Jean-Pierre Berthomé en cinéma, un type extraordinaire spécialiste d'Orson Welles et de Jacques Demy, qui a également écrit dans la revue *Positif*. On avait les mêmes goûts cinématographiques et les mêmes références avec Philippe. Je me rappelle qu'il chantait tout le temps, sur la route pour aller ou revenir de Rennes. Tout le trajet, il chantait ce qu'il avait composé la semaine pour garder les mélodies en tête et les enregistrer le week-end.

Par l'intermédiaire de Gaëtan Chataigner, Philippe Katerine fait plus ample connaissance avec les autres musiciens, auto-didactes comme lui, qui composent les Little Rabbits, et qui sont les premiers, dans son cercle, à sortir un disque. C'est le début d'une longue histoire, d'amitié et de collaborations en tout genre.

Les Little Rabbits se forment en 1988 sous l'impulsion de ses deux membres fondateurs, Federico Pellegrini et Stéphane Louvain, originaires de La Gaubretière en Vendée, tous deux sont chanteurs et guitaristes et pratiquent la musique ensemble depuis deux ans. Ils recrutent parmi leurs amis pour constituer un groupe : Gaëtan Chataigner à la basse, qui n'en a jamais fait auparavant, Éric Pifeteau à la batterie, qui n'a jamais touché l'instrument avant qu'on ne le sollicite, et un peu plus tard, Olivier Champain aux claviers et à l'harmonica. Lors de leurs premières années d'existence, ils écument tous les bars de Vendée. À l'époque, le réseau des bars concerts est très développé et tous les week-ends, ils se retrouvent à jouer dans un nouvel endroit. Gaëtan Chataigner fait alors la connaissance du jeune musicien, Philippe Blanchard. À une quarantaine de kilomètres l'un de l'autre, leur point de rendez-vous se fait à Monsireigne, à mi-chemin entre La Gaubretière et Chantonnay, dans la boîte de nuit Le Palace.

Philippe Katerine : **Au Palace, il y avait un DJ appelé Gégé qui jouait, par exemple, « The Magnificent Seven » des Clash, les Rita Mitsouko, Soft Cell ou même des chansons des Smiths. C'était fou d'entendre ces sons aussi fort.**

Les amis de Philippe et ceux de Gaétan y partagent leur passion de la musique mais aussi parfois des plans de petits boulots.

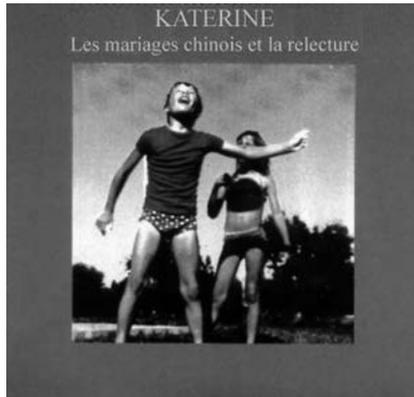
Stéphane Louvain: Avec Éric Pifeteau, un ami de Philippe, Stanislas, et Philippe, on est allés bosser à Rennes-La Janais, en 1989, pour se faire un peu d'argent dans l'usine qui produisait la Citroën XM. Ils commençaient à mettre les chaînes en route et on est allés faire de l'intérim là-bas. Philippe en a eu marre assez rapidement et a préféré se barrer! On a tous fait de même, au fur et à mesure, mais on a quand même tenu suffisamment avec Éric pour s'acheter un combi d'occasion pour partir sur les routes avec les Rabbits.

Anthony Karoui: À l'issue son dernier groupe Jacob Delafon, fin 1989, début 1990, Philippe a commencé à faire des choses seul et s'est imposé son pseudonyme de Katerine.

Alors que ses amis des Little Rabbits sont signés sur un label, Philippe Katerine enregistre dans ses derniers moments à Rennes une première cassette démo bricolée en tant que Katerine, *Why My Girlfriend Is Not A TV Star?* Il ne s'en sert pas vraiment pour démarcher mais à l'époque cette cassette circule et rencontre le chemin d'une personne du milieu musical underground de Nantes sensible à son art et à ses chansons, Anne Moyon. Porté par l'encouragement de ses proches, Philippe Katerine décide alors de faire connaître son travail artistique au-delà des frontières vendéennes et ose franchir le cap d'un premier album avec les moyens du bord en novembre 1991.

# LES MARIAGES CHINOIS ET LA RELECTURE

1991, 1992



*Elle est en moi la peine  
Que le temps emmène, la peine  
Que le temps entraîne  
Je t'aime encore*

« Je m'en vais »

À ses débuts, Philippe Katerine est d'une timidité maldive et cela s'en ressent dans son écriture. Ses paroles et ses musiques sont alors très classiques car il n'ose pas encore la fantaisie ni l'originalité dans les enregistrements.

S'il y avait un tel minimalisme à mes débuts, c'est que je n'étais pas un grand musicien. Je ne dis pas que je le suis